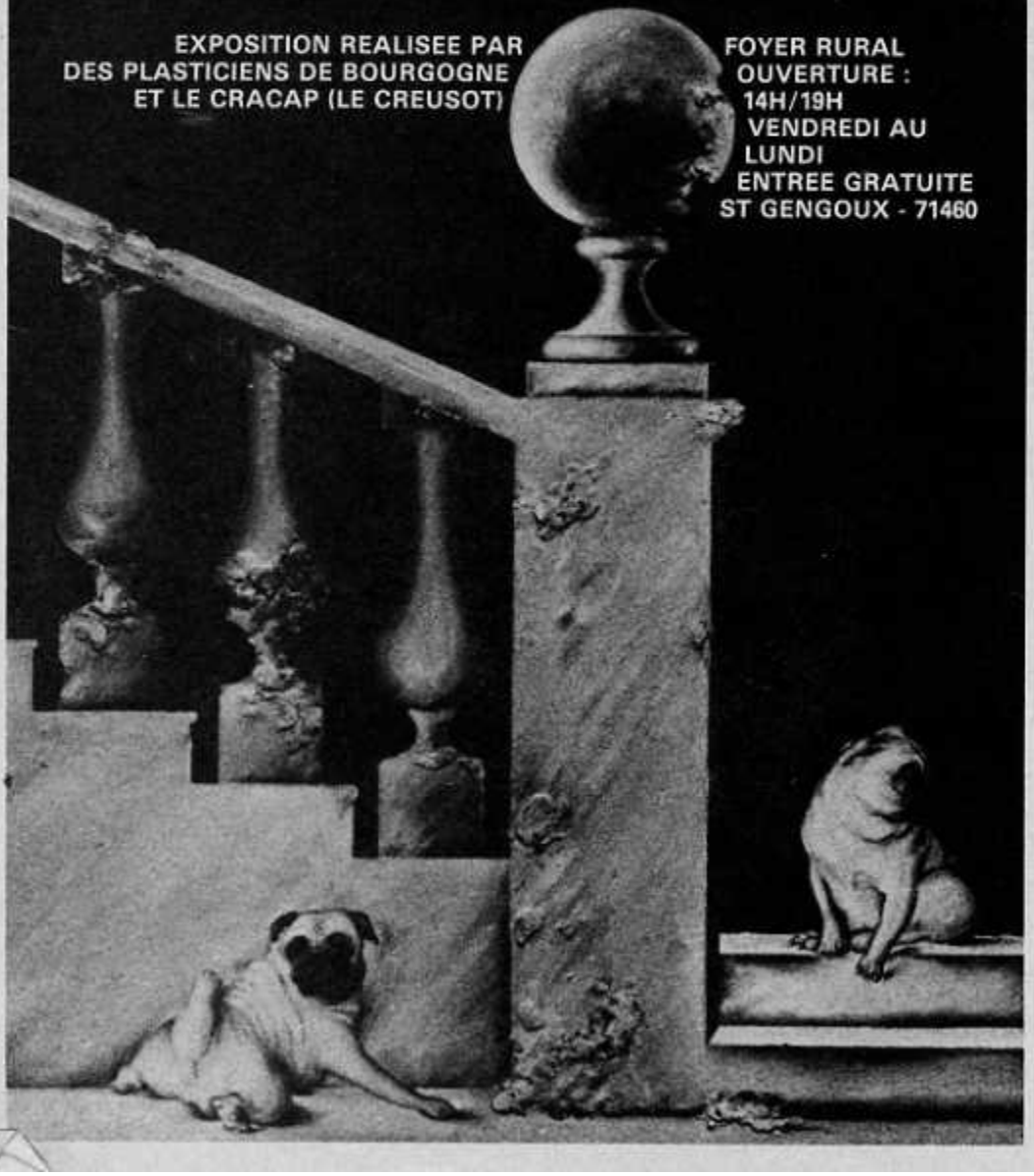
SCENES DE VIE D'ANIMAUX

AILLAUD / CUECO / DEPARIS / VELICKOVIC
ET TEMOIGNAGES D'HABITANTS DE LA REGION

SAINT GENGOUX LE NATIONAL
7 JUILLET / 15 AOUT 1979

EXPOSITION REALISEE PAR
DES PLASTICIENS DE BOURGOGNE
ET LE CRACAP (LE CREUSOT)

FOYER RURAL
OUVERTURE :
14H/19H
VENDREDI AU
LUNDI
ENTREE GRATUITE
ST GENGOUX - 71460



GILBERT LASCAULT

NOTES POUR UN BESTIAIRE DE PLUS

NOTE 1 : L'ARCHE DE SAINT-GENGOUX-LE-NATIONAL

Parfois, c'est la menace. Une catastrophe approche. La vie sur terre court des risques graves. L'homme veut assurer son salut, et celui des autres vivants. Il tente de rassembler, de protéger les espèces menacées. On se souvient de l'annonce du déluge dans la Bible et de l'ordre donné à Noé d'être le conservateur provisoire d'un musée des formes vivantes, des couples animaux : «De tout ce qui vit, de tout ce qui est chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque espèce pour les garder en vie avec toi ; qu'il y ait un mâle et une femelle. De chaque espèce d'oiseaux, de chaque espèce de bestiaux, de chaque espèce de toutes les bestioles du sol, un couple viendra avec toi pour que tu les gardes en vie...».

Aujourd'hui, une autre arche provisoire (pour une quarantaine de jours, du 7 juillet au 15 août 1979) s'organise à Saint-Gengoux-le-National. Elle ne rassemble pas les animaux eux-mêmes, mais leurs effigies, leurs représentations, leurs descriptions, les discours et sentiments qu'ils suscitent, les rêves qu'ils provoquent. C'est une arche symbolique, une arche qui regroupe figures animales et témoignages sur eux, rencontres singulières, dialogues et absences de dialogues entre individus humains et individus bestiaux, échanges et refus. Et, tout autour de Saint-Gengoux-le-National, à Saint-Gengoux même, les menaces existent : non du déluge, mais de la destruction ou de la transformation irréversible de certaines espèces ; et aussi de la métamorphose (peut-être dangereuse) de nos rapports avec les animaux... Alors, la sauvagerie animale, la tendresse animale, la confiance des bêtes et leur goût de la distance, leur vitesse ou leur immobilité se disent et se peignent sous la menace...

On ne commentera pas ici les figures et récits réunis à Saint-Gengoux-le-National. Car commenter serait limiter l'intensité des témoignages, tenter de les dominer, de les affaiblir. Mieux vaut se contenter de leur ajouter quelques notes dispersées, pour un autre bestiaire : un de plus.

NOTE 2 : LES BISONS DU COMMENCEMENT

Aux origines de l'art, l'homme figure des formes animales en même temps d'ailleurs que des formes humaines, et que des formes unissant une tête animale et un corps humain. Bisons, chevaux, mammouths et autres bêtes courent et parfois se recouvrent sur les parois des grottes paléolithiques. A tort ou à raison, certains ont voulu voir dans la figuration de bêtes, parfois blessées, une pratique magique destinée à favoriser la chasse. Proches de cette conception, d'autres soulignent l'insistance des hommes préhistoriques sur le contour de l'animal. L'animal est isolé du contexte où il se meut, comme une cible. L'homme ici s'exercerait à discerner le vivant qu'il chasse et parfois redoute, à l'isoler de son environnement : «L'animal est à la fois pensé et vu, distinct de ce qui n'est pas lui. La préoccupation du volume, du relief ou même du détail intérieur à ce tracé ne se feront jour que lentement et progressivement»...

Selon André Leroi-Gourhan, l'on aurait tort de réduire à des rites magiques de chasse les figurations des grottes. Il étudie ces figurations de manière statistique et y lit la mise en scène de la différence sexuelle. Son exploration découvre deux séries de correspondances : homme/cheval/sagaie, et femme/bison/blessure. L'être cornu de la grotte des Trois Frères (Montesquieu-Avantès, Ariège) est un être composite, alliant des éléments humains et des éléments animaux. Selon A. Leroi-Gourhan, ce personnage constituerait une accumulation de tous les symboles mâles dont disposait celui qui l'exécuta : ses cornes et ses oreilles sont d'un renne, son corps d'un homme, sa queue d'un cheval ; et son sexe humain est situé comme celui d'un félin. Dès le début de l'art, les formes animales coexistent donc avec des formes humaines et des formes hybrides.

NOTE 3 : LES NOMS DES BETES

Nommer les animaux : cet acte apparemment élémentaire est souvent un acte oublié. Il oblige à penser les rapports entre les bêtes et le langage humain.
Dans la tradition judéo-chrétienne, les rapports entre l'homme et les animaux commenceraient par un défilé des bêtes et par une prise de pouvoir d'Adam. «Yahvé Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait : chacun devait porter le nom que l'homme lui aurait donné». Le premier usage que l'homme fait des animaux serait un usage langagier. Chaque bête ne parle pas. Elle est parlée par Adam. Une tapisserie flamande (Musée des Offices, Florence) du XVIe siècle montre ce défilé des animaux. Les quadrupèdes sont précédés par la licorne ; et les serpents et autres rampants par un escargot.
D'emblée, dans cette tradition (dominante dans les mentalités de l'Occident), l'animal est saisi dans des rapports hiérarchiques, non pas à deux, mais à trois termes : le Dieu modeleur, producteur ; l'homme ; les animaux. Dieu produit, puis délègue à Adam le pouvoir de nommer. Devant Adam (général et linguiste) les bêtes défilent, obéissantes, et sont ordonnées, séparées en espèces. En nommant chaque animal, l'homme se situerait en une place hiérarchique intermédiaire : inférieur au Dieu modeleur (des animaux et de l'homme lui-même), supérieur aux animaux nommés.
Un acte de nomination agit par lui-même, ici, sur ce qu'il nomme. Le psychanalyste Jacques Lacan indique comment le langage permet aux hommes de prendre des décisions communes, d'introduire dans leurs phrases les noms qui désignent les bêtes, et donc d'agir sur elles : «C'est du fait que le mot éléphant existe dans leur langue, et que l'éléphant entre ainsi dans leurs délibérations, que les hommes ont pu prendre à l'endroit des éléphants, avant même d'y toucher, des résolutions beaucoup plus décisives pour ces pachydermes que n'importe quoi qui leur est arrivé dans leur histoire —la traversée d'un fleuve ou la stérilisation naturelle d'une forêt». Par sa parole, l'homme peut s'occuper des pachydermes, se faire des idées à leur égard (sur ce qui serait bon pour eux, ou bon pour lui-même), intervenir dans leur existence : «Rien qu'avec le mot éléphant et la façon dont les hommes en usent (précise J.Lacan), il arrive aux éléphants des choses favorables ou défavorables, fastes ou néfastes —de toute façon, catastrophiques— avant même qu'on ait commencé à lever vers eux un arc ou un fusil».
Sans cesse, devant les animaux, le problème de la parole est posé. Selon Diderot, le Cardinal Melchior de Polignac (1661-1742), voyant au Jardin du Roi, dans une cage de verre, «un orang-outang qui (selon le philosophe anti-religieux) a l'air d'un saint Jean qui prêche au désert», s'adresse à lui et lui demande de parler : «Parle (dit le Cardinal), et je te baptise» ; car pour lui la différence entre l'homme et la bête consiste d'abord, et peut-être uniquement, dans la présence ou l'absence de langage articulé.

NOTE 4 : LES PACTES ENTRE LES HOMMES ET LES ANIMAUX

Insister sur les rapports entre les bêtes et le langage humain incite la plupart du temps à souligner une coupure entre humanité et animalité. Mais, simultanément, d'autres figurations, d'autres histoires viennent évoquer au contraire les pactes entre les hommes et les animaux, les fraternités ; les amitiés et les amours, les continuités, les passages, les transitions.

Sur bien des mosaïques et peintures romaines, Orphée joue de la lyre et charme les animaux les plus féroces. Les mythes parfois confient à des bêtes le soin de nourrir et d'élever les futurs héros et les dieux enfants. La chèvre Amalthée nourrit Zeus enfant. Rémus et Romulus sont nourris par une louve. Le centaure Chiron (mi-homme, mi-bête) est l'éducateur d'Achille et d'autres héros.

Dans l'univers chrétien, certains saints entretiennent des amitiés avec des animaux. La colombe du Saint-Esprit se perche sur l'épaule de saint Grégoire pour lui dicter ses sermons (Chartres, croisillon sud). Saint Hervé est accompagné d'un loup apprivoisé (Sainte-Anne-la-Palud, Finistère). Saint Théleau chevauche son cerf (Chapelle de Merdévot, Finistère). Il y a la biche de saint Gilles, le corbeau de saint Paul Ermite, le chien de saint Roch, le cochon de saint Antoine, la vache de saint Herbot (Chapelle Sainte-Marguerite en Elliant, Finistère). On se souvient de saint François d'Assise et de son Cantique des créatures (1224). Un rétable de Giotto le montre parlant aux oiseaux. Saint Antoine de Padoue prêche aux poissons de la mer qui tiennent la tête hors de l'eau et regardent saint Antoine «tous en très grande paix, en très grand calme, en très grand ordre».

En de tels pactes, l'animal apprivoise l'homme autant que l'homme apprivoise l'animal. Le renard l'explique bien au petit prince (chez Saint-Exupéry) : «Apprivoiser, ça signifie créer des liens... Si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde... On ne connaît que les choses que l'on apprivoise... Il faut être très patient...». Ce que l'animal alors apprend à l'homme : à ne pas être avare de son temps, à ne pas vouloir trop vite être «efficace». Apprivoiser un vivant, se laisser apprivoiser par lui, c'est également accepter ses rythmes, ne pas se hâter, ne pas violenter le temps.

NOTE 5 : UN REFUS MAGNIFIQUE

Dans d'autres cas, l'animal se refuse à nous. Il marque sa distance. Il ne consent pas à notre monde. Le poète Rainer Maria Rilke, préfaçant un album de dessins du très jeune Balthus (1920) admire cet éloignement des chats, leur apathie souvent. «Leur monde est le monde des chats, d'un bout à l'autre. Ils nous regardent, direz-vous ? Mais a-t-on jamais su si vraiment ils daignent loger un instant au fond de leur rétine notre futile image ? Peut-être nous opposent-ils, en nous fixant, tout simplement un magnifique refus de leurs prunelles à jamais complètes ?». Par ce refus admirable, les chats gardent leurs secrets, d'autant plus fascinants. Autonomes, ils nous font rêver à notre propre autonomie.

C'est un chat également qui, dans les Aventures d'Alice au pays des merveilles de Lewis Carroll, fascine la petite fille. Il pousse le goût de la distance jusqu'à une manière narquoise de s'effacer lui-même, de disparaître : «Cette fois, il s'effaça très lentement en commençant par le bout de la queue et en finissant par le sourire, qui persista quelque temps après que le reste de l'animal eût disparu». Tout naturellement, la petite fille s'étonne : «Eh bien, pensa Alice, j'ai souvent vu des chats sans sourire, mais un sourire sans chat ! C'est bien la chose la plus curieuse que j'ai contemplée de ma vie».

G.L. (25 mai 1979).